

---

Un peu d'histoire  
GUIDE COMPLET  
DE VISITE

# église Saint-Guillaume

Strasbourg  
Français

---





photographie prise au début du  
20ème siècle lors de la  
restauration du gisant. Vue du  
dessus du jeune frère Werd.

# Guide historique de visite

## Saint-Guillaume

édité sous la coordination de Cyril Pallaud  
2024, Strasbourg

### Sommaire

Ernest Winstein, La Fondation de Saint-Guillaume.....	p.5
Julien Louis, Historique.....	p.6
Guide de visite intérieur.....	p.9
Cyril Pallaud, Les clefs de voûte du Narthex	
Victor Beyer, Les Vitraux.....	p.12
Marie Goormaghtigh, Le portrait du Gouverneur.....	p.13
Ernest Winstein, Les deux Saint-Guillaume.....	p.14
Julien Louis, Le tombeau des frères de Werde et Wölflin de Rouffach.....	p.15
Bibliographie.....	p.16

# La Fondation de Saint-Guillaume

Lorsque les bâtisseurs posèrent, en 1300, semble-t-il, la première pierre de l'édifice qui devint l'église Saint-Guillaume, l'histoire de Strasbourg était à la croisée des chemins. La noblesse gardait encore le pouvoir de l'administration temporelle de la ville qui allait cependant rapidement changer de main et passer à la bourgeoisie. Frédéric 1er de Lichtenberg venait de succéder, en 1299, à Conrad III de Lichtenberg à la tête de l'évêché de Strasbourg qui comprenait alors les parties moyennes de l'Alsace et du pays de Bade actuels. Les pouvoirs de l'évêque, déjà, s'étaient trouvés réduits depuis quelque temps. La ville «libre» ne demandait qu'à surgir.

L'édification de l'église Saint-Guillaume est liée à la destinée de Heinrich von Müllenheim (décédé en 1337), et de sa famille. C'est l'opinion la plus couramment admise. Une autre hypothèse voudrait que la fondation de l'église serait le fait des landgraves von Werd - hypothèse appuyée sur la présence, dans le chœur de l'église, des pierres tombales des de Werd datant de 1332 et 1334.

Les Müllenheim étaient alors une famille patricienne influente. Le chevalier Heinrich von Müllenheim ayant accompagné Saint-Louis lors de la dernière croisade qui se termina à Tunis sans atteindre son objectif, du fait de la peste et de la mort du roi, fit le voeu, dit-on, d'édifier une église s'il en revenait sain et sauf.

Du 13ème au 17ème siècle, plusieurs von Müllenheim avaient revêtu les fonctions de «Stettmeister» de Strasbourg, fonction attribuée à la noblesse. Nous trouvons, en 1324, une mention de Heinrich dans la fonction de stettmeister, mais il semblerait l'avoir revêtue trois ou quatre fois. Il était par ailleurs collecteur de la dîme épiscopale auprès des bateliers et, à ce titre l'entretien des ponts lui incombait. Il habitait alors «zum Hahn» à l'angle de la rue Madeleine, le jardin touchait le mur d'enceinte de la ville. Henri de Mullenheim et sa famille, en faisant construire l'église, présentèrent une sorte d'offrande - pour le salut de leurs âmes certes, mais aussi en guise de remerciement pour ceux de la famille qui étaient revenus indemnes des croisades. L'ancien Strasbourg comptait alors neuf églises, vingt monastères, et 180 chapelles. On doit aux Mullenheim, outre Saint-Guillaume, le prieuré de la Toussaint et la chapelle Saint-Jacques de l'église Saint-Pierre-le-Jeune. Selon Robert Will, la fondation de l'église daterait de 1300, année du premier jubilé institué par le pape Boniface VIII. Elle fut achevée, semble-t-il, vers 1307.

Ces dates ne sont pas de l'ordre de certitudes historiques absolues. Elles sont évoquées par des chroniques postérieures. La mention de 1301 comme date de la consécration de l'église et le cloître est avancée l'historien Lucien Pflieger pour prouver que l'église était destinée, dès sa fondation aux moines de l'ordre des Guillemites de Marienthal (ou Wilhelmites) qui avaient d'abord cherché accueil à l'église Saint-Etienne.

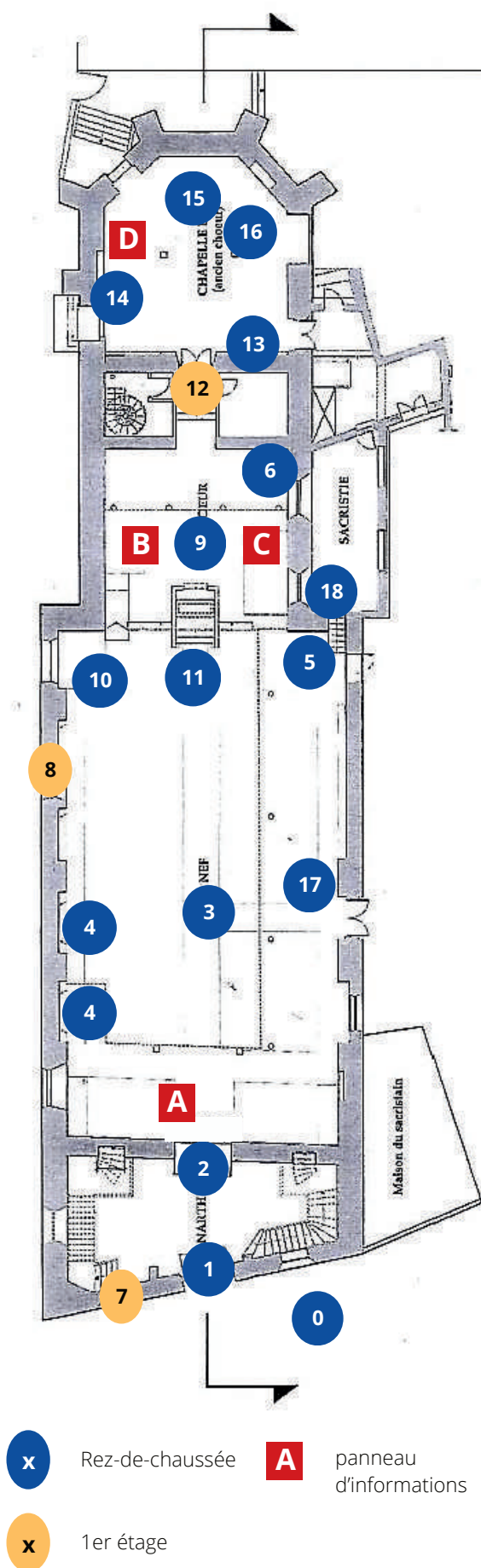
Julien Louis estime que «dès 1302 l'église est accordée aux Guillemites, jusqu'alors absents de Strasbourg, et est achevée peu après, en 1306 ou 1307». Victor Beyer, sans indiquer de date quant à la fondation, indique que le chœur était construit vers 1300 et que l'église se trouva achevée vers 1307.

L'église fut construite «hors les murs» de Strasbourg, à la lisière des champs de la Krutenau, en zone marécageuse. Pour l'essentiel, le bâtiment était tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il ne comportait pas de clocher mais, au-dessus du chœur, un clocheton couvert de bardeaux. La façade se présentait en un triple pignon. Un chœur aux grandes baies, plus lumineux que l'espace actuel de la «chapelle», était orné très tôt de vitraux - il en reste un, mis en valeur sur la façade ouest.

Très vite, l'église devint celle de la paroisse des bateliers. Les fonctions de responsable des ponts et collecteur de la dîme fluviale de Henri de Mullenheim et l'importance que prirent les corporations dans la gestion de la ville favorisèrent certainement cette affectation qui marqua l'histoire de la paroisse jusqu'au début du 20ème siècle - elle se trouve rappelée par le symbole de l'ancre au sommet du clocher d'aujourd'hui. Ce n'est que 38 ans après sa fondation que l'église fut consacrée à Saint-Guillaume. Mais qui donc était Saint-Guillaume ? Ou les Guillaume ?

Ernest Winstein

## Plan de l'église St-Guillaume



Avant 1298, un groupe de Guillemites, les moines mendiants de l'ordre fondé par saint Guillaume, essaient de Marienthal et s'installent à Strasbourg, dans ce quartier aux pieds des murs de la ville. Dès 1301, ils consacrent une première chapelle. Mais leur succès, couplé au développement des activités portuaires proches, leur permet de reprendre très vite le chantier de construction en édifiant une nouvelle église, qui correspond au chœur de l'église actuelle. Elle est achevée vers 1325, selon la datation de la charpente, exceptionnellement conservée, et des vitraux les plus anciens. En 1331, les Bateliers, qui viennent de s'établir en corporation, la choisissent comme paroisse.

Au milieu du XVe s., de grands travaux sont entrepris : la façade est abattue et l'église est étendue vers l'ouest avec la construction de la nef (les bois des charpentes datent de 1454). Le chantier va s'étendre sur plusieurs décennies : les vitraux sont posés progressivement entre le milieu des années 1460 et celui des années 1470, le jubé date de 1485, le porche de 1488 et en 1502, la rénovation des bâtiments conventuels voisins est achevée. Mais peu de temps après, les idées de la Réforme prennent pied dans la communauté : dès 1524, les bateliers réclament un prédicateur protestant. L'opposition des moines est très forte, et ce n'est que dix ans plus tard qu'est célébrée la première cérémonie protestante. En 1553, le couvent est fermé et aménagé pour servir d'internat au prestigieux Gymnase, ancêtre de l'actuelle université.

Durant les siècles suivants, Saint-Guillaume est entretenue et enrichie par ses paroissiens protestants, relativement prospères. Comme toutes les églises strasbourgeoises, elle est touchée par la vague iconoclaste révolutionnaire, mais de manière relativement modérée, hors le porche occidental. Dans un quartier qui se couvre de bâtiments, le XIXe s. sera fatal au vieux couvent, et en particulier à son cloître, et à la belle sacristie du XIVe s.. Mais l'église elle-même est constamment entretenue, la dernière grande campagne de restauration venant tout juste de s'achever, accompagnée d'amples fouilles archéologiques. Elle constitue le digne cadre des nombreux concerts qui y sont donnés, et dont le prestige doit beaucoup à la famille Munch : Ernest y a fondé en 1885 le Chœur de Saint-Guillaume, dont le concert de la Passion demeure réputé. Mais l'église est enfin – et surtout – un lieu de foi, celui d'une famille particulière au sein de l'Eglise luthérienne, chère au cœur d'Albert Schweitzer, le Protestantisme libéral. **#approfondir · panneau A**

Tout en brique, non voutée, sans décoration extérieure, l'église épouse l'idéal d'austérité de l'ordre guillemite. Les Protestants ne réalisent qu'une transformation architecturale notable en ajoutant un clocher paroissial. En 1667, les trois pignons qui constituaient la façade primitive (les petites fenêtres triangulaires en marquent les pointes) sont réunis en un seul, terminé par une flèche. Mais l'ancien porche, épousant le tracé de la rue, est de plan trapézoïdal, et la tour en est la simple diminution ; d'où une grosse difficulté pour le maître charpentier. Il a dû élaborer un clocher original, penché. À sa pointe est fichée une ancre, qui rappelle la présence des bateliers.

## Les clefs de voûte du Narthex

par Cyril Pallaud

« Les grenades représentent les plus hauts mystères de Dieu, ses plus profonds jugements et ses plus sublimes grandeurs. Les grains de la grenade sont le symbole des effets innombrables des perfections divines. Leur figure ronde exprime l'éternité de Dieu, qui n'a, comme le cercle, ni commencement, ni fin. Le jus de la grenade signifie la jouissance que l'âme a, par sa connaissance et par son Amour, de la nature et des attributs de Dieu. » Jean de la Croix, 37ème couplet du *Cantique spirituel*

A force de connaître un lieu, certains éléments que l'on voit habituellement ne nous étonnent plus ou passent alors inaperçus, pourtant leur présence peut révéler bien des surprises. Il en est ainsi des clefs de voûte du narthex de Saint-Guillaume. Rappelons-le, les clefs de voûte servent structurellement à maintenir la voûte. Révolution du gothique, elles permirent la construction d'édifice plus hauts et élancés en maintenant ensemble tous les éléments de la voûte : « maintenir ensemble », rendre cohérent les multiples est la mission de la clef de voûte. Sur cette pierre à la fonction primordiale prirent place, dès le Moyen Âge, des représentations multiples. Vous observerez, partout en Europe, des ornements : blasons de familles impériales commanditaires, figures du Père, références bibliques ou à la Trinité. Or à Saint-Guillaume, les trois clefs de voûte du narthex, en pendant de celles gothiques du jubé, sont : un soleil, une lune et une Grenade ouverte dont on aperçoit les multiples grains. Que cela peut-il signifier ? Est-ce la nouvelle interprétation trinitaire des constructeurs de Saint-Guillaume (les clefs de voûtes sont vraisemblablement postérieures à la construction de l'édifice et à la Réforme) ?

### Le soleil et la lune, Nous sommes tous androgynes...

Débutons par le soleil et la lune : ils renvoient directement à la dualité de notre propre essence : la part de masculin et de féminin que nous avons en chacun de nous. L'astre du jour est symbole divin, vénéré entres autres par les Égyptiens et représentant bien le premier véritable culte monothéisme de l'histoire des hommes avec Râ. Or, dans l'hostie élevée au-dessus du calice c'est bien cette référence au disque solaire qui est représentée, le cercle renvoyant à la perfection. En totale complémentarité, la lune – astre de la nuit lui est complémentaire, Marie est ainsi habituellement représentée sur un croissant de lune.

Cette dualité est abordée chez les Grecs par Platon dans *le Banquet*. Aristophane y explique qu'à l'origine seules les Androgynes (ou *rebbis*) existaient : ni masculin, ni féminin. Forts de leur double nature, ils voulurent défier les dieux et Zeus décida de les punir en les séparant en deux. Tels naquirent les humains. L'Amour, selon Aristophane serait alors né à ce moment précis comme une quête désespérée des humains de cette unité perdue de l'Androgyne. La référence au soleil masculin et à la lune féminine se retrouve, par exemple, dans *La flûte enchantée* de W.A. Mozart. Le yin et le yang en est une des multiples variantes.

### La Grenade : l'Union des multiples

Fruit des rois, puisque sa collerette a inspiré la forme des couronnes royales, cette baie brun-rouge qui contient énormément de grains est, depuis Java, la Chine et les Grecs un symbole fort de fertilité. Introduite en Europe par les musulmans au 8ème siècle, elle acquiert chez ces derniers un sens mystique d'union avec le divin. Chez les chrétiens, la Grenade symbolisera la résurrection. On la retrouve, à ce titre, très souvent associée à la licorne (symbolisant le Christ). Présente dans la décoration du Temple de Salomon (Livre des Rois 7 ; 15-22) la Grenade dont le jus rouge évoque également le sang du Christ versé pour nous représente l'incarnation de l'amour divin.

Dans un même fruit sphérique (référence aux astres précédemment évoqués), des centaines de pépins : quel merveilleux symbole d'unité dans la diversité. Nous sommes chacun·e un de ces pépins appartenant à une même et unique famille. Tous et toutes différent·e·s, nous n'existons pas sans l'autre ! Mais la Grenade est également là pour nous réconcilier avec nous-mêmes, afin de nous accepter tel·le·s que nous sommes, de réunir notre part de féminin et de masculin. En entrant à Saint-Guillaume, le premier message qui nous est porté est ainsi le suivant : nous sommes tous hommes et femmes à la fois, tous différent·e·s mais appartenant à une même famille; la Grenade étant le sceau de notre Unité, elle nous conduit vers notre propre Renaissance.

2 **Le porche** a été réalisé en 1488. Des statues qui l'ornaient, il ne reste que les dais et les consoles. Sur ces dernières sont représentées quelques scènes religieuses, ainsi sainte Marguerite et le dragon, ou plus profanes : au centre, une sirène accueille les fidèles.

3 **La nef** date de la seconde moitié du XVe s. Après 1534, l'église est progressivement adaptée au culte réformé : dans un quartier en pleine expansion, des tribunes sont ajoutées en 1589 puis 1636. Le plafond d'origine est en bois peint.

4 **Les deux enfes nord** sont aménagés à la fin du même siècle : celui de gauche, plus soigné avec notamment un petit chien, est parfois attribué à Hans Hammer, architecte et sculpteur à la cathédrale.

5 Au fond de la nef, à droite, **un tableau réalisé par un paroissien** donne une vue intérieure de Saint-Guillaume au XVIIIe s. : on peine à y reconnaître le jubé, entièrement peint, et les tribunes, couvertes de tableaux. À l'encontre de l'idée couramment admise de l'iconoclasme protestant, l'église est remplie d'images.

6 Parmi celles qui subsistent, un grand tableau incarne à merveille ce compromis : il associe la figure tutélaire de saint Guillaume d'Aquitaine, liée à l'ordre catholique des Guillemites, à celle de Martin Luther. Loin de s'opposer, les deux personnages s'allient à travers les siècles dans l'histoire longue de la communauté paroissiale. Les autres huiles sur toile de grand format datent du 2e quart du XVIIIe s. et sont attribuées à André Widemann. Elles ornent notamment le mur nord. **#approfondir · panneau C**

*Les Vitraux*

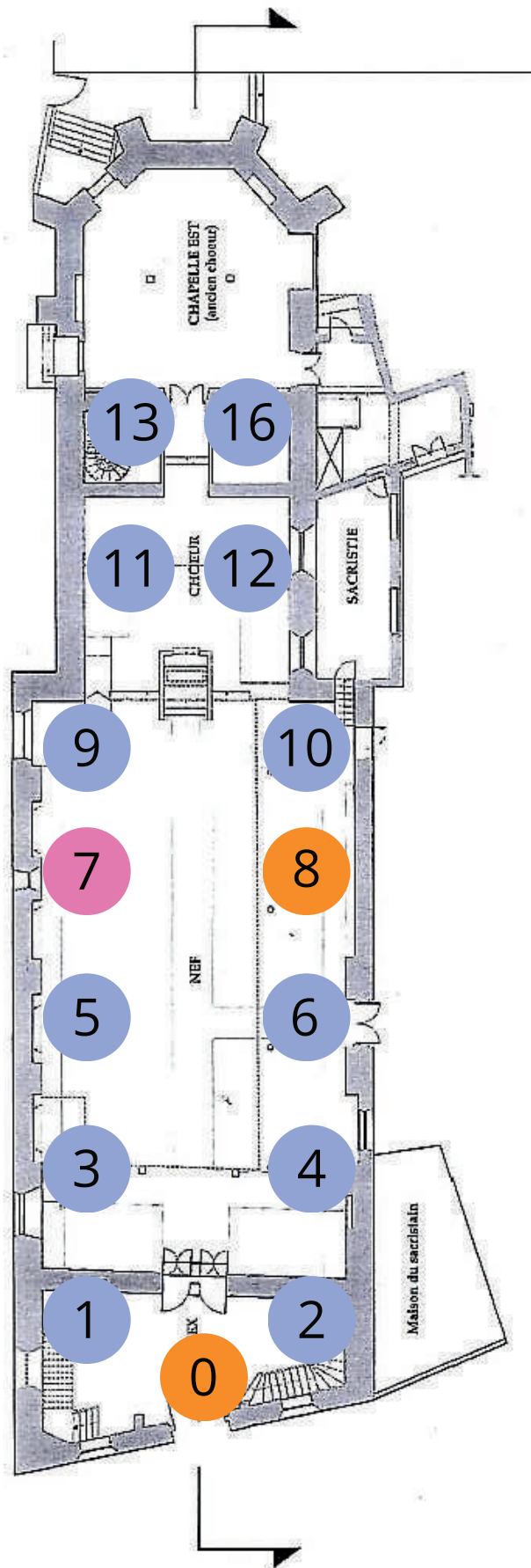
7 **Vitraux ouest** : la fenêtre ouest demeure le meilleur témoin de la première vitrerie de l'édifice, vers 1325. Située initialement dans le chœur, elle représente la Vie du Christ, de l'Annonciation à la Résurrection (la Crucifixion était un seul et immense vitrail installé au-dessus), avec, à la base, un Arbre de Jessé.

8 **Vitraux nord** : dans la nef, les vitraux correspondent aux décennies 1460-1470. Les aménagements successifs, les catastrophes naturelles, les guerres et les « restaurateurs » ont malheureusement mutilé l'ensemble. Les panneaux nord sont néanmoins quasiment intacts. La troisième fenêtre en partant de l'ouest présente la vie de saint Guillaume, ou plutôt « des » saints Guillaume : à gauche, Guillaume d'Aquitaine, général de Charlemagne, abandonne la vie militaire pour l'ascèse, et à droite, Guillaume de Maleval se fait pèlerin et ermite. Légèrement plus récentes, la première et la deuxième fenêtres présentent la vie de sainte Catherine (mais attention : dans le désordre !), dans un style plus doux. L'auteur du premier ensemble demeure attaché à certains traits médiévaux, comme le fond damasquiné, mais est sensible aux créations de l'Italie du *Quattrocento* (bâtiments en perspective, sens du détail naturaliste...). Son successeur franchit un pas supplémentaire : les *Fiançailles de sainte Catherine* (1ère fenêtre, 2e panneau en haut à droite) se situent dans un espace clos, indépendant, où le soin du détail donne toute leur vérité aux personnages, mais aussi aux objets.

# Les vitraux

- début XIVe s.
- XVe s.
- XVIe s.

## Légende



- 0 | vie du Christ de Jessé à l'Ascension
- 1 | Sainte-Catherine d'Alexandrie
- 2 | vie surnaturelle du Christ et messe de St-Grégoire
- 3 | Ste-Catherine, St-Guillaume, écu de Mullenheim
- 4 | La Passion du Christ
- 5 | Les deux saints Guillaume
- 6 | vie du Christ et Passion
- 7 | Apôtres du Credo
- 8 | L'enfance du Christ
- 9 | Le Calvaire
- 10 | L'enfance de la Vierge
- 11 | Composite
- Jugement dernier et Dormition de Guillaume de Malevalle
- 12 | Décor de feuillage
- 13 | Composite
- Passion, vie surnaturelle
- 14 | Décor de feuillage

Bien que non repartis dans les baies selon leur ordre initial, les vitraux de l'église Saint-Guillaume constituent un ensemble très appréciable et, en dépit des interventions restauratrices du XIXe s., d'une incontestable qualité. Des vitraux de l'abside, obstruée aujourd'hui, subsistent essentiellement une belle tête d'ange en médaillon (**8**) et les panneaux de la vie du Christ qui ornent la grande baie occidentale en façade (**0**). Ces vitraux à l'écriture cursive, empreinte de joliesse, datent du début du XIVe s. (vers 1310). Ils ont l'avantage de pouvoir être contemplés de près, du haut de la tribune.



Le XVe s. est plus abondamment et remarquablement représenté, bien que restauré et « complété » au XIXe s. Un atelier des années 1440-60 y est à l'oeuvre, tout comme il le fut dans l'église de Walbourg (Bas-Rhin) dont le maître, inconnu, s'est plus ou moins inspiré du « maître de la Passion de Karlsruhe ». Mais l'essentiel de cet ensemble de Saint-Guillaume est dû à l'équipe constituée en 1477 autour de Pierre Hemmel d'Andlau, qui comprenait les peintre-verriers Jean de Marmoutier, Thiébaud de Lixheim et Werner Störe.

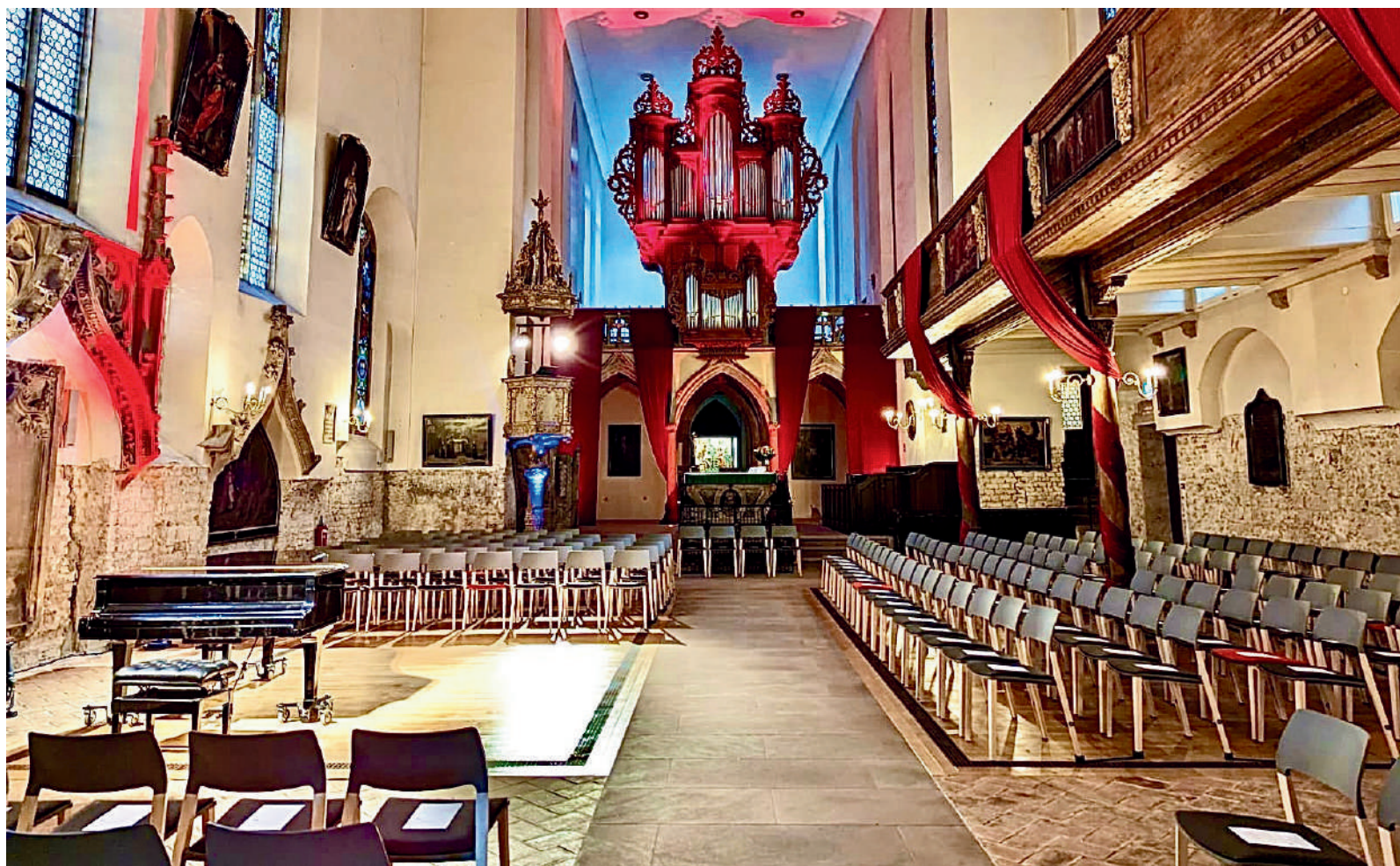
Il est bien difficile de préciser la part de création qui revenait à chacun d'eux, d'autant plus que, comme il a pu être constaté à Walbourg, la répartition des tâches a pu s'opérer à l'intérieur de chaque panneau selon la spécialité de l'artiste : visages, draperies et éléments de nature (plantes et animaux). Mais il convient de reconnaître la main du chef de cette équipe, Pierre d'Andlau, principalement dans la verrière de Sainte-Catherine (I) que l'on peut apprécier du haut de la tribune latérale. Son art met en évidence une extraordinaire qualité tant technique qu'affective et spirituelle. La « cuisine picturale » propre à cet art du verre y est d'une subtilité et d'une force expressive remarquables. L'on sait que des commandes de vitraux lui ont été passées, de Nancy à Ulm, Passau, Munich, Lautenburg (Bade), sans oublier celles de Sainte-Madeleine et de Saint-Pierre-le-Vieux à Strasbourg. L'église se devait d'illustrer dans le vitrail les vies légendaires de saint Guillaume d'Aquitaine, cousin de Charlemagne, et de saint Guillaume de Maleval, abbé toscan du XIIe s.

Deux vitraux particuliers attirent l'attention : un grand Calvaire (7) et, à sa gauche, un petit vitrail « bourgeois » de la fin du XVIe s., probablement attribuable à l'un des peintres Linck, rare témoin de cet art qu'illustra jadis l'ensemble des petits vitraux de la Vie du Christ à la Chartreuse de Molsheim.

Victor BEYER – Publié dans l'ami 285

### Référence bibliographique

“Les vitraux de Lorraine et d'Alsace”, Michel Hérold et Françoise Gatouillat, CVAM, *Inventaire général des richesses artistiques de la France*, 1994, pp.214 -222 (F.Gatouillat).



L'ensemble demeure un témoignage essentiel de la production strasbourgeoise peu avant que ne triomphe dans tout l'Empire la strosspurg finster, « la verrière à la manière de Strasbourg ». Deux vitraux ont été ajoutés au XVIIe s., côté nord. Le plus petit, du genre dit « suisse », représente une Crucifixion avec beaucoup de minutie ; le second figure lui aussi un Calvaire, mais de manière plus monumentale.

## Le Chœur

- 9 **Le chœur** était strictement réservé aux Frères. Avec la construction de la nef destinée aux fidèles, il est cloturé par un jubé en 1485, qui a exceptionnellement conservé ses clefs de voute avec, au centre, Dieu le Père et les symboles des quatre Evangélistes ; à droite, la Vierge à l'enfant ; à gauche, un ange avec les instruments de la Passion.
- 10 Conformément au rite protestant, le culte principal fut installé au devant, visible de tous : en 1656, le jubé fut ainsi reculé, tronqué sur les côtés, pour dégager l'espace de **la chaire** et de l'autel. La première est un bel exemple du style « cartilage » alsacien, presque baroque. Du dessus, la colombe de l'Esprit Saint descend sur le prédicateur ; en dessous, le pélican nourrit ses enfants de sa propre chair, conformément à la légende, tel le Christ sacrifié.
- 11 **L'autel** par contre a été remplacé en 1767: tout en pierre, il adopte les canons du style Louis XV. Toujours dans le cadre des travaux du XVIIe s., l'espace en arrière du jubé fut couvert et les fenêtres murées, ce qui permit l'installation des orgues, la musique jouant un rôle essentiel dans la liturgie réformée. Celles actuelles ont été complètement refaites en 1728 par un membre d'une prestigieuse dynastie de facteurs, André Silbermann, mais seul le buffet témoigne encore de son art : la tuyauterie, très abîmée, a été entièrement reconstruite en 1987, puis à nouveau relevée en 2022.
- 13 À l'arrière, dans la chapelle, sont regroupées les **épitaphes** des plus nobles donateurs de l'église, qui à l'origine tapissaient le sol.

ci-dessous | La Grenade du Narthex | ©Christiane Lehmann



## La Chapelle

14

**Le gisant** : au sein de cet ensemble s'impose le tombeau des frères de Werd. Situé dans un enfeu où se devinent encore les traces d'une *Dormition de la Vierge*, il adopte une forme exceptionnelle double, certes ancienne mais qui ne correspond pas à la disposition d'origine. Les défunts étaient landgraves (comtes) de Basse-Alsace : en dessous, Philippe, mort en 1332, en tenue de chanoine de la cathédrale ; au dessus, Ulrich, mort en 1344, représenté avec un attirail militaire très détaillé. Le long du fourreau, l'artiste a signé : Woelflin de Rouffach, le premier sculpteur alsacien dont on connaisse le nom et l'œuvre.

**#approfondir · panneau D**

15

**Le bas-relief de Saint-Guillaume** : au fond de la chapelle, un relief en bois du début du XVIe s. représente le moment où saint Guillaume d'Aquitaine renonce à la vie de soldat pour l'idéal monacal : laissant derrière lui son cheval et son armure, il se fait riveter sa cotte de maille sur le corps, en signe de pénitence. Le monastère représenté en arrière-plan est peut-être celui de Saint-Guillaume même. À droite, le **lavabo** du début du XVe s. est celui dans lequel l'officiant catholique venait laver les objets du culte.

16

Un tableau plus petit, une représentation du Christ de la Sainte Cène du XVIe s., mérite plus d'attention.

12

## L'orgue Silbermann-Koenig

En 1611, un nouvel orgue est construit pour l'église St-Guillaume. Celui-ci est situé en « nid d'hirondelle », comme à la cathédrale, c'est-à-dire accroché au mur. D'un facteur inconnu (mais attribué à Baldner), cet instrument fut remplacé en 1728 par un nouvel orgue, construit par André Silbermann et inauguré le 1er dimanche de l'Avent. Le choix de Silbermann ne fut pas aisé car son concurrent, Georg Friedrich Merckel était un paroissien de St-Guillaume et le gendre de son pasteur. Des pamphlets, même, circulaient pour faire pencher la balance en faveur de Silbermann ! Endommagé par la guerre de 1870, l'instrument fut réparé par Wetzel puis augmenté par Koulen en 1881. En 1898, Eberhard Friedrich Walcker y construisit son opus 804 (III/52 jeux) qui fut reconstruit en 1955 par Ernest Mulheisen (IV/74 jeux). C'est enfin en 1987 que Yves Koenig - avec l'assistance de Kristian Wegscheider - fut missionné pour reconstruire l'orgue de St-Guillaume dans une esthétique Gottfried Silbermann. Afin de pouvoir placer en tribune un chœur et un orchestre pour les différentes manifestations musicales de la paroisse, il a été décidé de placer l'orgue sur des rails de chemin de fer. Il peut ainsi être reculé au fond de la tribune. Ce dispositif est unique en France. Relevé en 2012 et 2022, l'instrument actuel est placé dans le dernier buffet commandé à Andreas Bender. Il est une complète réussite tant par le dessin (harmonie des proportions et ornementation) que par la qualité de sa fabrication (noter les couronnements, particulièrement développés, audacieux et harmonieux). Le poste d'organiste à Saint-Guillaume est une chaire prestigieuse. Leur succession est documentée depuis la révolution française et affichée dans la loge des organistes, à l'étage. **#approfondir · panneau B**

+ d'infos | [www.decouverte.orgue.free.fr](http://www.decouverte.orgue.free.fr)

## Les personnalités et la vie musicale de Saint-Guillaume

Saint-Guillaume a, depuis le XVIIIe s., été un haut-lieu de la pratique musicale. Dès 1760, on peut noter la présence du très grand facteur d'orgues Karl Joseph Riepp qui vint visiter l'instrument. Mais, c'est surtout au XIXe s. que la vie musicale prit son envol avec la famille Münch et l'un de ses membres Ernest. Père de l'immense chef d'orchestre Charles Münch (directeur de l'orchestre de Boston), il fonda le Chœur de Saint-Guillaume avec son ami Albert Schweitzer qui l'accompagnait régulièrement à l'orgue. Des personnalités telles que Max Reger ou encore Charles-Marie Widor vinrent se produire en concert sur l'orgue de Saint-Guillaume tandis que la tradition des *Passions* de Bach était lancée. Depuis 2022, la saison culturelle internationale de Saint-Guillaume est produite par *Passions Croisées* avec comme ligne artistique le croisement des arts, l'inclusivité et l'excellence.

+ d'infos | *Le Chœur de Saint-Guillaume de Strasbourg, un chapitre de l'histoire de la musique en Alsace.* Documents recueillis et publiés par Erik Jung. Préface de Arthur Honegger, 1947.

la saison culturelle de Saint-Guillaume aujourd'hui | [www.passions-croisees.com](http://www.passions-croisees.com)

-11-

## FOCUS : le portrait du Gouverneur · école régionale du 19ème siècle 17

Marie Goormaghtigh (Atelier de l'Est)

« Dans le cadre de la restauration des tableaux de St-Guillaume, nous avons été amenées à traiter des tableaux abîmés avec de grands problèmes de structures (peintures écaillées qui se détachent de leur support, toiles déchirées, etc.). Parmi les plus inquiétantes figurait un petit portrait, intitulé *Portrait du gouverneur*. Brûlé, troué, déformé, déchiré, noirci, oxydé, il était pratiquement illisible. La principale cause de cet état a sans doute été une brûlure. Cette brûlure a fortement oxydé la toile qui s'est ratatinée et déformée sous l'effet de la chaleur. Le vernis a lui aussi subi des altérations : il a pris un aspect vitrifié et cassant. Le trou provoqué par la flamme se situait dans une zone presque centrale du tableau.

La première étape consistait à « relaxer » la toile afin de pouvoir la réparer. Ses nombreuses déformations et ses plis s'étaient durcis. De plus, d'anciennes pièces liées à d'anciennes restaurations avaient été collées au revers de l'oeuvre et provoquaient des tensions dans la toile. Celles-ci ont été retirées, ainsi que les résidus de colles qui étaient devenus cassants. Nous avons ensuite utilisé plusieurs techniques : la première à froid et sur une longue période, la toile a été humidifiée par un mélange d'eau et de solvants, puis mise sous des poids. Après avoir retrouvé une première planéité, nous avons placé la toile sur une table aspirante et chauffante, qui effectue une pression douce et continue permettant de résorber les dernières aspérités.

Afin de consolider la toile, le trou a été « incrusté » par un morceau de toile de dimensions et de forme exactement identiques au manque. La toile originale, oxydée par le feu, ne jouait plus son rôle de soutien. Nous avons donc doublé l'oeuvre : une toile de polyester neutre a été collée au revers de l'oeuvre. C'est elle qui jouera le rôle de soutien de la peinture.

Après ces opérations, le vernis épais, noir et cassant, ainsi que le trou au centre du tableau, empêchaient la compréhension de la représentation. Nous avons effectué un dévernissage progressif de l'oeuvre afin de retrouver les couleurs masquées par le vernis noirci. Le trou a été comblé par un mastic. Nous avons pu réaliser la reconstruction picturale de manière illusionniste, ayant la chance d'avoir suffisamment de détails (la lacune ne se situant heureusement pas sur le visage). La peinture de retouche utilisée est bien évidemment réversible, ce qui fait qu'aucune confusion n'est possible entre peinture originale et peinture de restauration. L'ensemble a été verni avec un vernis contenant une protection contre les UV responsables en partie de l'oxydation et du ternissement des oeuvres d'arts.

Lorsque l'on observe l'oeuvre après sa restauration, il est impensable de deviner son état catastrophique avant traitement. La métamorphose est impressionnante : c'est ce qui rend le travail de restaurateur d'autant plus gratifiant, lorsque « visiblement », notre action a une portée aussi grande. Pour ce tableau, l'expression « renaître de ses cendres » a pris un sens littéral ! ».

18

**Vingt-huit plaques armoriées**, en métal polychrome doré, commémorent le souvenir des administrateurs de la paroisse, *Kirchenpfleger* ou *Oberkirchenpfleger*. On trouve parmi eux des bourgeois de Strasbourg, des membres de différents conseils, des pasteurs ou encore des diacres. Une mention précise de leur élection, et parfois de leur âge, est faite pour chacun. Les plaques sont réunies sur un panneau de bois vers 1900. Une 29ème y est ajoutée, commémorant le fondateur de l'église, Henri de Mullenheim. Datées de 1659 à 1764, les plaques sont classées Monuments Historiques depuis le 27 mai 2005.

# Aller plus loin :

## Les deux Guillaume

Les esprits se partagent sur la question de savoir si le fondateur de l'ordre des «Wilhelmites» est Guillaume de Malavalle, ou Guillaume d'Aquitaine. Déjà les deux versions sont présentes dans les vitraux nord de l'église. On pense que le choix pour Guillaume d'Aquitaine tient à l'auréole qui revint à cette famille dans l'histoire.

### **Guillaume de Malavalle**

Le fondateur de l'ordre des wilhelmites ou guillemites serait-il l'ermite Guglielmo (le nom d'origine germanique signifie volonté et protection) «le Grand», de Malavalle, du nom du lieu en Toscane en Italie, où il s'établit pour y fonder un ermitage ? D'origine française, Guillaume était d'abord soldat et l'érémitique avait suivi une vie plus légère. Pour marquer le sérieux de sa conversion, Guillaume se fit poser une armure ferrée, avec laquelle il fit en 1145 le pèlerinage à Rome et en terre sainte. A son retour il chercha, en vain, à réformer les communautés ermites de Toscane. Guillaume n'avait, à sa mort (+ 10. Februar 1157), que quelques disciples. L'un d'eux, Albertus, en trouva d'autres et leur donna une règle très stricte et les voua à la diaconie auprès des malades. L'ordre des «Guillemites» était né. C'est sous ce nom que les disciples se répandirent en Europe occidentale.

Le pape Grégoire IX assouplit la règle, leur permit de porter des sandales et leur donna la règle des bénédictins. Le pape Alexandre IV rassembla les ordres érémitiques dans celui des Augustins, les guillemites sauvegardèrent leur indépendance en se déplaçant vers le nord, la France, l'Allemagne, la Flandre. Avant d'arriver à Strasbourg, les wilhelmites avaient pris pied à Marienthal et Haguenau, plus tard à Fribourg.

### **Guillaume d'Aquitaine**

C'est alors, sans doute, que les wilhelmites renoncèrent à leur fondateur et se rattachèrent à l'autre Guillaume, duc d'Aquitaine et neveu de Charles Martel. Né aux environs de 745, Guilhem est décédé le 28 mai (?) 812 à Gellone, devenu après lui St-Guilhem le Désert. Il y avait fondé une abbaye, après avoir servi sous Charlemagne (la tradition lui attribue la victoire sur les Sarrasins en 805, mais il semble que la fondation de l'abbaye soit antérieure à cette date - 804!).

L'histoire des deux Guillaume semble se recouper par endroits, ils auraient fait, tous les deux, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, et à Jérusalem, et se sont retirés dans une contrée sauvage. Le monastère de Saint-Guillaume dura jusqu'à la Réformation. L'église continua de servir à la «paroisse des bateliers. Les fidèles se rassemblèrent dans la nef, tandis que le chœur était réservé aux moines. Le jubé, construit en 1485 marqua la séparation des deux ordres - il sera reculé en 1656 et, à nouveau, avancé en 1964 pour augmenter sensiblement la place accordée à la tribune à l'orgue, au chœur et à l'orchestre.

Les moines avaient la réputation d'être des travailleurs comme en témoigne l'inscription que l'on retrouve dans la sacristie : «si j'avais voulu travailler, je serai devenu moine de Saint-Guillaume»... Il semble cependant qu'au moment où les idées réformatrices arrivaient à Strasbourg, cette ardeur avait connu une certaine relâche. En 1524 les bateliers réclament un prédicateur évangélique. Le premier culte en langue vernaculaire (l'allemand) a lieu en 1534. Saint-Guillaume sera désormais une paroisse protestante.

Ernest Winstein

## Le tombeau des frères de Werde et Wölflin de Rouffach

par Julien Louis

Dans la chapelle orientale de Saint-Guillaume, un tombeau double, composé de deux monuments superposés, frappe le visiteur. L'identité des défunts est immédiatement lisible, inscrite sur chaque dalle : au-dessus, Ulrich de Werde (mort en 1344) et en-dessous, son petit frère, Philippe (mort en 1332). Après une observation plus attentive, une troisième inscription intrigue, gravée le long de l'épée d'Ulrich de Werde : «Meister Wolvelin von Rufach ein Burger zu Strasburg der het dis Werk gemaht », « Maître Wölflin de Rouffach, bourgeois de Strasbourg, celui qui a réalisé cette œuvre ». Wölflin de Rouffach est mieux connu par deux actes, l'un de 1341 par lequel il achète une demeure à Strasbourg, près de l'Hôpital, et le second de 1355, lorsque cette même maison est vendue par ses filles. Ces deux mentions évoquent une activité importante sur le chantier de l'église Notre-Dame de Rouffach, dont des éléments, en façade, peuvent être rapprochés de son œuvre ; il a en outre signé une autre sculpture, le gisant d'Irmengarde de Bade, dans l'abbaye de Lichtenthal à Baden-Baden. Ainsi, Wölflin ouvre, en Alsace, l'histoire des artistes : il est le premier, hors les architectes, pour lequel nous puissions associer avec certitude une œuvre et un nom.

Philippe de Werde a embrassé la carrière ecclésiastique et est entré dans le chapitre de la cathédrale, composé exclusivement de membres de la haute aristocratie. Il est représenté avec les attributs de sa dignité ecclésiastique, les mains jointes sur la poitrine, et sa tête repose sur un coussin à glands ; deux angelots émergeant de nuées étendent un linge sous (ou derrière) le défunt. L'attribution du gisant à Wölflin, fondée sur l'analyse stylistique, n'est guère contestable ; la comparaison avec le gisant d'Irmengarde de Bade est tout à fait probante. Il semble néanmoins plus ancien : les draperies tombent de manière verticale et uniforme, artificiellement animées, les yeux sont des amandes gravées sur des globes excessivement saillants ; l'hypothèse la plus vraisemblable reste une datation dans la décennie 1330, peu après le décès de Philippe. Œuvre de jeunesse donc, et pourtant, déjà maîtrisée : les visages évoquent ceux des statues du portail de Niederhaslach, légèrement antérieures, mais avec tant de différences qu'on perçoit immédiatement l'affirmation d'un style autonome. Un style qui intègre des sources plus lointaines : le genou gauche légèrement surélevé, Philippe adopte la position de Louis de France (décédé en 1260), sur son tombeau aujourd'hui à Saint-Denis. Mais quelle rupture pourtant, avec le gisant d'Ulrich. Landgrave de Basse-Alsace, un temps landvogt, celui-ci est aussi grand chambellan et grand panetier de l'évêque de Strasbourg et seigneur des fiefs mouvants de l'abbaye de Murbach. Pourtant, il est incapable d'assumer le train de vie de sa caste : en 1331-32—soit peu avant la commande du tombeau de son frère—Ulrich vend certaines perles de son domaine, puis enfin le landgraviat tout entier. Il transmet un patrimoine en lambeaux à son unique fils, Jean III (mort en 1376), le dernier des Werde. Son tombeau tend tout entier à affirmer le contraire.

L'armement du chevalier, privilège et emblème, est détaillé avec une méticulosité obsessionnelle, l'épée, l'élément le plus symbolique, est posée au-devant du spectateur, les couleurs familiales sont frappées sur l'écu aujourd'hui détruit, sur la cotte d'armes, le cimier et la tranche de la dalle, les éperons, perdus, étaient complètement détachés et relevés de jaune... Une à une, ces armes évoquent les pièces d'honneur, autant de trophées présentés sur la dalle ; celle-ci, devenue autonome, surdimensionnée, acquiert le statut d'un élément indépendant, à égalité avec le gisant. Mais la méticulosité de la représentation s'arrête là où l'image n'est plus celle des attributs : les mains boudinées semblent être dépourvues d'ossature, le visage a un caractère inexpressif. En contradiction avec le réalisme des détails, le corps ne repose pas sur une dalle ; au contraire, il semble suspendu au-dessus d'elle. Les quelques restes de la polychromie laissent deviner l'éclat de ce contraste : la cotte d'arme était rouge et blanche, couleurs du landgraviat, et la cotte de maille prenait une teinte sombre, d'un gris presque noir. La réalisation de ce moment s'inscrit dans un contexte de crise politique.

En 1332, lors d'un coup d'Etat, artisans et bourgeois ligués prennent de concert un certain nombre d'initiatives, d'abord dans des domaines jusque là spécifiquement aristocratiques. Philippe meurt cette même année, alors que la corporation des Bateliers, fondée l'année précédente, s'installe dans l'église Saint-Guillaume, choisie comme paroisse de rattachement. Mais l'aristocratie ne cesse de nourrir des espoirs de reconquête du pouvoir. Jusqu'alors, celle-ci usait d'un modèle d'effigie funéraire directement hérité de l'époque carolingienne et imperméable aux évolutions sociales. Avec un petit groupe de gisants des décennies 1330-1340, et auquel appartient celui d'Ulrich, elle choisit au contraire les valeurs de la chevalerie. Cette affirmation tient toute entière dans les mains d'Ulrich : le défunt est représenté saisissant de la main gauche une courroie de cuir, geste précieux qui évoque directement celui, très répandu, des personnages retenant la cordelière de leur cape, thème plastique associé aux idéaux courtois. Mais cette affirmation n'a été exprimée que dans la crise : si l'individu apparaît, c'est comme défunt ; la main droite, inerte, retombe sur la dalle. La dalle de Philippe se présente aujourd'hui au niveau du sol, sous la dalle de son frère Ulrich. Deux lions relient les deux éléments, mais ceux-ci sont très mal adaptés à leur fonction : leurs bases, inégales, dépassent largement et la représentation de Philippe a été partiellement bûchée pour permettre leur installation. Le monument ne doit donc pas être considéré comme homogène. Selon toute vraisemblance, le gisant de Philippe était à l'origine disposé sur ces deux lions. La dalle d'Ulrich étant plus large que celle de Philippe, il a fallu, pour l'installer, recreuser l'enfeu et construire un nouvel arc. La peinture murale a été redécouverte en 1876. On en devine encore de nombreuses traces, celle d'une dormition de la Vierge, représentée au centre, allongée, entourée des apôtres et de son fils. Aux coins, les donateurs sont figurés à genoux et sous l'arc, des anges encadrent la scène. Mais elle est datée du début du XVe s. ; à cette époque, seul l'abbé a pu commander cette nouvelle réalisation, ce nouvel aménagement dans lequel se retrouve les deux frères. Des décennies après leurs décès, ils restent le symbole de l'identité initiale du monastère, celle d'une fondation purement aristocratique.

## Bibliographie

Robert WILL, Gustave LASCH et Eugène HERRMANN, *Geschichte der Wilhelmer-Kirche*, publication de la paroisse Saint-Guillaume, 1934.

Victor BEYER, «Histoire de l'art», dans *Encyclopédie d'Alsace*, t. 7, Strasbourg, 1984.

Suzanne BRAUN, *Eglises de Strasbourg*, Strasbourg, 2002.

Julien LOUIS, Julien, *Recherches sur le sculpteur Wölflin de Rouffach*, mémoire de maîtrise présenté à l'Institut d'Histoire de l'Art, Strasbourg, 1999.

Julien LOUIS, *L'église protestante Saint-Guillaume de Strasbourg, histoire et architecture*, (dépliant d'information à la disposition des visiteurs de l'église St-Guillaume), 1999.

Lucien PFLEGER, *Kirchengeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter*, Colmar, 1941.

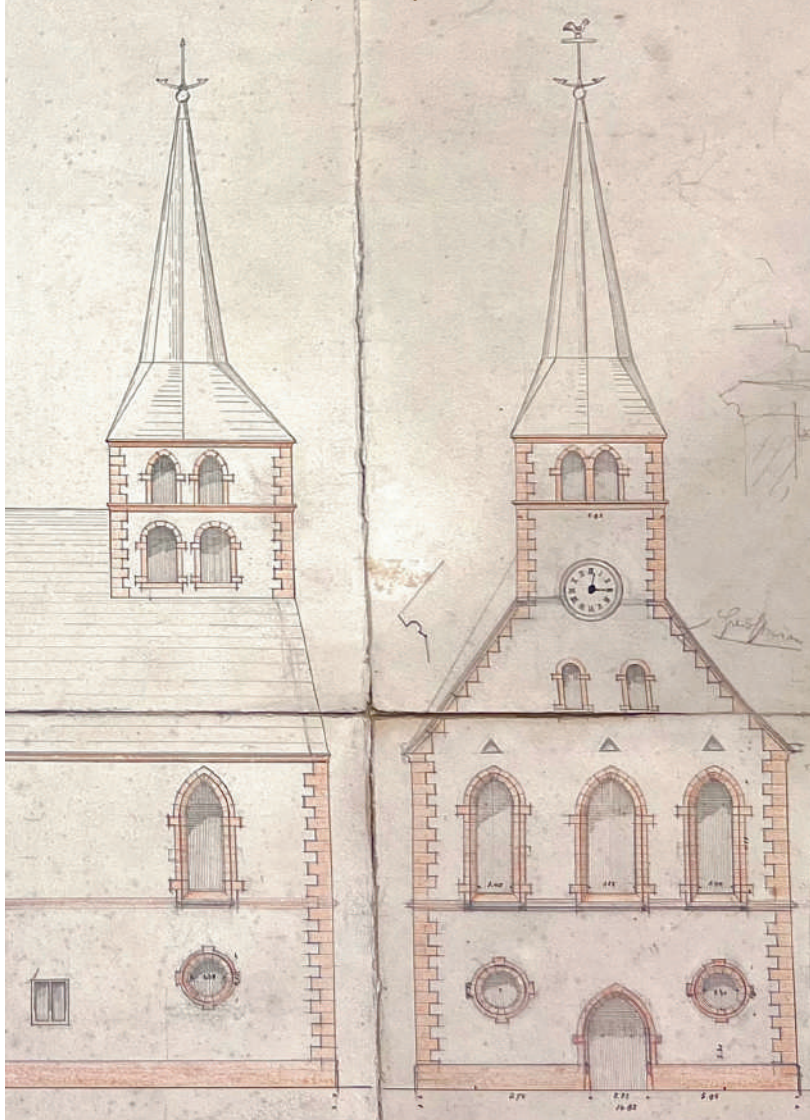
Louis SCHNEEGANS, «Ancienne sculpture en bois représentant la conversion de Saint- Guillaume», dans *Revue d'Alsace*, t. 5, 1954, pp. 528-546.

Jean-Martin WAGNER, *L'église Saint-Guillaume à Strasbourg. Architecture, décor et mobilier, leur relation avec la vie chrétienne*, mémoire de maîtrise présenté à la Faculté de Théologie Protestante, Strasbourg, 1978.

*Urkundenbuch der Stadt Strassburg*, 7 volumes, Strasbourg, 1879ss.

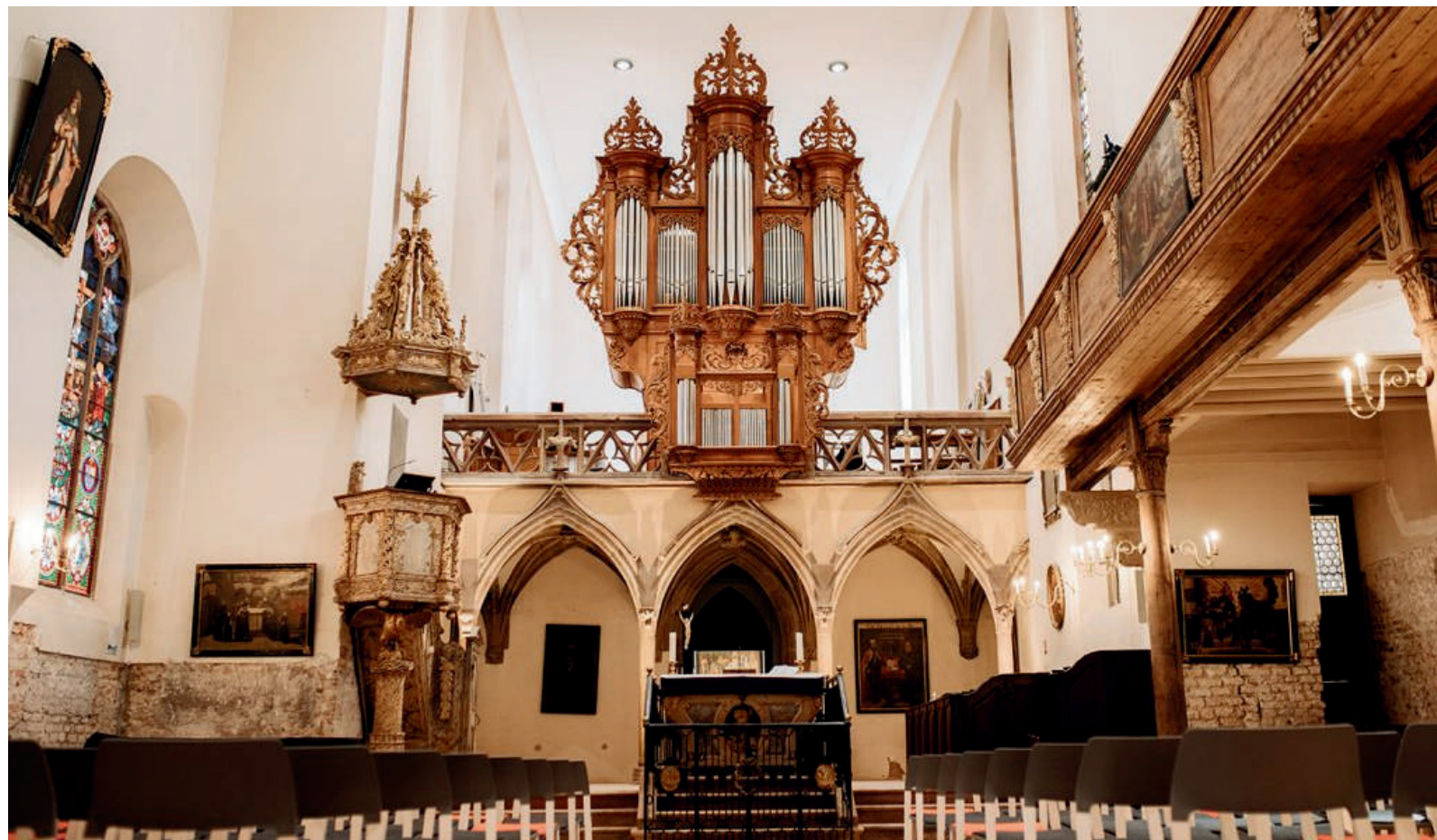
*Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (ZGORh), Karlsruhe, 1950-1885 ; Freiburg 1886-1892 ; Karlsruhe 1893ss.

dessin de face et en coupe de la façade de Saint-Guillaume, au XIXe s.



vue de Saint-Guillaume au XVIe s. représentée par le peintre Alfred Touchemolin (1829-1907)  
Reprise dans  
Timothens Wilehm Röhrich, *Geschichte der Kirche St. Wilhelm*, Strasbourg 1856





## Informations |

### **Paroisse St-Guillaume · M. Daniel Boessenbacher, pasteur**

1 rue Munch · 67000 STRASBOURG | tel 03.88.36.01.36

courriel : [info@saint-guillaume.org](mailto:info@saint-guillaume.org)

site internet : [www.saintguillaumestbg.wixsite.com/saint-guillaume](http://www.saintguillaumestbg.wixsite.com/saint-guillaume)

**antenne inclusive** : [www.facebook.com/antenneinclusive](http://www.facebook.com/antenneinclusive)

### **Activités culturelles**

Cyril Pallaud · coordonnateur artistique | tel 07.71.05.37.77

courriel : [cpallaud@saint-guillaume.org](mailto:cpallaud@saint-guillaume.org)

site internet : [www.passions-croisees.com](http://www.passions-croisees.com)

**secrétariat ouvert du lundi au vendredi, de 9h à 12h**

**église ouverture du mardi au samedi de 14h à 18h**

ci-dessus · vue de la Nef de l'église  
ci-contre · vue du gisant

Location de l'église et du foyer  
Lecoq sur demande

**Retrouver toute notre actualité  
sur la page Facebook de la  
paroisse.**

### **Rédacteurs**

Julien LOUIS  
historien de l'art

Cyril PALLAUD  
historien

